



PAIEMENT D'AVANCE.

AVIS.—On rappelle à MM. les Abonnés du COIN DU FEU que leur abonnement pour six mois expirera le 21 Mai courant, et qu'ils auront à payer d'ici à ce jour-là pour le semestre suivant, sans quoi ils seront portés dans nos livres, et auront à payer 1s. 3d. de plus pour le semestre ou 2s. 6d. pour l'année.

Ceux qui désirent discontinuer après le présent semestre sont priés d'en donner avis avant le dit 21 Mai, faute de quoi ils seront censés continuer pour un autre semestre.

Le numéro du 22 Mai sera accompagné d'une Table des Matières pour le semestre courant, pour l'avantage de ceux qui voudraient faire lier en deux volumes.

SOMMAIRE DES MATIERES.

MARTIN GUERRE, (suite et fin) ; LA VICOMTESSE DE RÉVOLLES ; LES FORÇATS DE TOULON ; REVUE DES MODES DE PARIS.

MARTIN GUERRE.

[SUITE ET FIN.]

Un soir, vers dix heures environ, par une nuit assez noire, la porte d'une maisonnette isolée, située à une demi-portée de fusil du village, s'ouvrit doucement, et laissa passer d'abord un homme enveloppé d'un grand manteau, puis une jeune femme qui le suivit assez loin dans la campagne. Arrivés à l'endroit où ils devaient se séparer, ils se donnèrent un tendre baiser d'adieu, et murmurèrent quelques mots d'amour ; l'amant délia son cheval, qui était attaché à un arbre, monta en selle et s'élança au galop du côté de la ville. Quand on n'entendit plus rien, la jeune femme, toute pensive, retourna lentement vers sa demeure ; mais, comme elle approchait de la porte, tout-à-coup un personnage sortit de l'angle de la maison et lui barra le chemin ; effrayée elle veut crier, il lui prend le bras et lui ordonne de se taire.

—Rose, lui dit-il à voix basse, je sais tout : cet homme qui sort de chez toi est Pierre Guerre ; pour le recevoir sans danger tu as endormi ton vieux mari au moyen d'une drogue dérobée à maître Marcel, ton père. Voilà un mois que

cette intrigue est nouée ; deux fois par semaine, à sept heures, tu ouvres cette porte à ce cavalier, et ce n'est qu'à dix heures qu'il sort pour se rendre à la ville. Cet homme, je le connais, je suis son oncle.

Glacée de terreur, Rose se jeta à genoux et lui demanda grâce.

—Oui, reprit Pierre, tu as raison d'être épouvantée, car ton secret est entre mes mains, j'é puis le divulguer et te perdre à tous les yeux.

—Vous ne ferez pas cela, dit la femme coupable en joignant les mains.

Il continua :

—Je puis avertir ton mari, lui apprendre que sa couche est souillée, lui dire quel est ce sommeil si lourd dont on profite pour le déshonorer.

—Il me tuerait !

—Je le sais, il est jaloux, il est Italien, il saurait se venger...comme moi.

—Mais je ne vous ai jamais fait de mal, criez-elle tout éplorée ; grâce ! grâce ! épargnez moi !

—A une condition.

—Laquelle ?

—Viens avec moi.

Eperdue, égarée, Rose se laissa entraîner par lui.

Bertrande venait d'achever sa prière du soir, elle allait se mettre au lit, lorsque plusieurs coups frappés à sa porte la firent tout à coup tressaillir. Pendant que peut-être un de ses voisins avait besoin de secours, elle se hâta d'aller ouvrir ; qu'elle fut sa surprise quand elle se trouva en présence d'une femme échevelée que Pierre tenait par le bras en s'écriant avec force :

—Voilà ton juge ! C'est à Bertrande, c'est à elle qu'il faut tout avouer.

Bertrande ne reconnut pas d'abord cette femme qui tomba à ses pieds, terrassée par la voix de Pierre.

—Dis la vérité ici, poursuivit-il, ou je vais la dire chez toi à ton mari !

—Ah ! Madame, tuez-moi, dit la malheureuse femme en se cachant le visage ; que je périsse par votre main plutôt que par la sienne !